

LA MARQUE DE NAISSANCE.

Voir page 31.

Lorsque Georgina reprit ses sens, elle respirait une atmosphère embaumée, dont les suaves émanations l'avaient ranimée. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Aylimer s'était fait de cette salle enfumée, où ses plus belles années s'étaient consumées dans d'abstraites recherches, un séjour délicieux digne d'abriter une femme adorée. De magnifiques tentures, d'un goût exquis, cachaient sous leurs plis majestueux la nudité des murailles, et Georgina se croyait transportée dans une mystérieuse retraite, inaccessible aux mortels. Comme pour donner quelque poids à cette supposition, Aylimer avait supprimé le jour extérieur, nuisible à son expérience, et l'avait remplacé par la douce clarté de plusieurs lampes d'albâtre remplies d'une huile parfumée. Il s'était agenouillé auprès de sa femme, qu'il considérait avec attention, mais sans inquiétude, confiant dans l'infailibilité de son savoir.

—Où suis-je ? Ah ! je me souviens, dit elle en portant instinctivement la main à sa joue.

—Rassurez-vous, Georgina, et ne vous éloignez point de votre époux, car il se réjouit à présent de cette imperfection, qui lui

permet de remporter une nouvelle victoire.

—De grâce, reprit la jeune femme, obligez-moi de ne la plus regarder ; je vois toujours ce mouvement d'horreur que vous n'avez pu réprimer à mon aspect.

Afin de rendre à Georgina le calme nécessaire dans cette conjoncture, Aylimer se mit à exécuter quelques expériences curieuses. Il évoqua de gracieuses apparitions, fantômes aériens, pensées revêtues d'un corps diaphane, qui voltigeaient en se jouant autour du jeune couple et disparaissaient dans les zones de lumières projetées par les lampes d'albâtre. Bien qu'assez familière avec les phénomènes d'optique, l'illusion était parfois si complète, que Georgina se prit à penser que son mari jouissait d'un pouvoir surnaturel sur le monde des esprits. A peine avait elle eu le temps de former un désir qu'il était accompli, et les apparitions qu'elle avait mentalement évoquées flottaient vaguement indécises devant ses yeux ravis et confondus. C'étaient des scènes de la vie réelle, tableaux vivants et fantastiques, qui naissaient et s'évanouissaient avec la pensée qui les avait créées.